

Francis
Picabia

Caravansérail
1924

ROMAN

édition de
Luc-Henri Mercié

Belfond

© Archives/Mémoire Collection Mémoire du Livre, 2013

© Belfond, 2013 pour la présente édition

Belfond | un département **place des éditeurs**



place
des
éditeurs

*Nous tenons à remercier
le Conseil des arts du Canada
qui est à l'origine de cette étude.
Notre gratitude va également à
M. Jacques Baron qui a bien voulu
rédiger quelques notes pour éclairer
certains passages d'un texte
dont l'approche critique n'était
possible que grâce aux travaux
de M. Michel Sanouillet.*

L.-H. Mercié

Pour Germaine Everling

La préhistoire de ce texte, elle commence pour moi à Cannes, chez Germaine Everling, en juillet 1971. Nous avons décidé de réunir, en vue d'une publication, la correspondance de Picabia. Avec une ferveur touchante, Germaine entreprit de mettre de l'ordre dans ses archives : cinquante ans de papiers accumulés au petit bonheur, glissés dans des chemises, empilés dans des boîtes et des cartons. Au fil de nos recherches, des feuillets dactylographiés à l'encre violette sur un papier blanc, légèrement jauni, que le hasard des rangements avait dispersés dans de multiples dossiers, attirèrent mon attention. Instinctivement, je les mis de côté. Lentement, feuille par feuille, et un peu par miracle, *Caravansérail* reprenait vie et forme. Le texte reconstitué se présente sous la forme d'un tapuscrit régulièrement paginé de 1 à 140. Seules les pages 14 et 15, 26 et 27 sont restées introuvables. Sur les vingt-neuf premières pages, ratures et ajouts autographes sont de la main de Picabia. De la page 30 à la fin, le texte a été revu et corrigé par Germaine Everling. Sur la page de titre : « Francis Picabia, *Caravansérail*, avec une préface de Louis Aragon et un portrait de l'auteur par Man Ray, 1924. »

Nous eûmes la bonne fortune de retrouver le portrait en question, épinglé au mur parmi une centaine d'autres photographies. C'est un instantané de l'auteur, au volant d'un de ses bolides, orné d'une dédicace : « À Francis Picabia, en grande vitesse, Man Ray, 1924. » Cette fureur de vivre, de traverser l'existence à cent à l'heure, donne admirablement, d'entrée de jeu, le ton du livre : Francis Picabia, dans l'exercice de sa raison d'être.

Pas trace, en revanche, de la préface d'Aragon dont Germaine ne gardait aucun souvenir. Je m'en ouvris au poète qui me répondit, en ces termes, le 10 mars 1973 : « C'est de vous que j'apprends que je devais écrire une préface à *Caravansérail* de Francis Picabia [...]. Tout cela me paraît relever d'une fantaisie plutôt singulière de la part de Picabia qui, à la date indiquée, était en d'assez mauvais rapports avec moi (de son fait d'ailleurs). Je n'ai donc pu écrire cette préface qui ne m'a jamais été demandée. » Ces choses-là ont un demi-siècle et la mémoire est infidèle. Il reste qu'à la date indiquée, dans une lettre de février 1924 conservée au fonds Doucet, Aragon accepte d'écrire la préface de *Caravansérail* mais souhaite obtenir communication du texte.

Les douze chapitres de cette histoire – au demeurant la plus longue que Picabia ait jamais écrite – relatent les hauts faits de sa vie quotidienne mouvementée : dîners chez des maîtresses, soirées dans un bar nègre, roulette au casino de Monte-Carlo, visites d'expositions, fumeries d'opium, courses en automobile, déjeuners d'affaires, séances de « spiritisme » chez les habitués de la rue Fontaine. Le mot d'un critique sur Marcel Duchamp : « Sa plus belle œuvre était l'emploi de son temps » vaut

également pour Picabia. Un défilé ininterrompu de célébrités, d'excentriques et de personnages obscurs donne au titre sa pleine justification : on croise beaucoup de monde dans ce caravansérail. Au cours de chacune des saynètes, Picabia intervient sans cesse pour traiter et malmener à coups de paradoxe tous les sujets qui le passionnent ou l'exaspèrent : le jeu, l'amour, l'argent, la peinture, la critique d'art qui engendre « l'onanisme » et sent la « sacristie », les querelles d'écoles, la littérature, le clergé, l'éducation et la politique. Le texte a la cohérence des éphémérides et celle de la fiction. Dès le premier chapitre, Picabia reçoit la visite d'un jeune littérateur, « candidat au génie », venu lui donner lecture du manuscrit de son roman : *L'Omnibus*. Picabia l'interrompt après quelques phrases, mais Lareincey ne se tient pas pour battu. Bête noire du grand homme, on le retrouvera partout jusqu'à la fin édifiante du chapitre XII où l'on voit le jeune auteur épouser la maîtresse de Francis Picabia. Or, la construction en abyme de la trame anecdotique, ce roman dans le roman, fait de Picabia le précurseur involontaire d'un genre que Gide portera, l'année suivante, à sa perfection. Fiction et vérité, récit authentique et inventions saugrenues se côtoient allègrement et font ici bon ménage. Notons cependant que si Germaine Everling avait oublié, en 1971, l'existence de *Caravansérail*, en 1935 elle l'avait utilisé comme « source » au moment d'entreprendre la rédaction de ses souvenirs. Le texte a donc force de document et peut être tenu pour le reflet, certes « arrangé », mais somme toute fidèle dans ses grandes lignes, des années héroïques qu'elle a vécues avec Picabia. En fait, et c'est

là son intérêt essentiel, *Caravansérail* n'offre rien moins que la somme des idées de Picabia au seuil de cette année 1924 qui sera l'année de la publication du premier *Manifeste du surréalisme*. Comment se fait-il alors que ce texte important, venu à une heure aussi décisive dans l'histoire de la littérature et des arts, soit resté inédit ? À cela plusieurs raisons, et en premier lieu la détérioration des rapports de Picabia et de Breton. L'année 1924 avait pourtant commencé sous d'heureux auspices. Le 21 janvier, du Cannet, Picabia écrivait à ce jeune confrère, de dix-sept ans son benjamin : « Hier, j'ai mis le point final à mon livre. Je n'ai plus qu'à revoir le tout minutieusement. Le titre de "Caravansérail" est définitif. » Puis, au même, le 1^{er} février : « Enfin dans quinze jours, il faut qu'il soit terminé et j'aurai le plaisir à mon retour dans la capitale de vous présenter Claude Lorientay [sic] et Rosine Hauteruche. » L'article sur Picabia qui paraît chez Gallimard dans *Les Pas perdus* témoigne encore de l'amitié et de l'admiration que le cadet porte à son aîné. Mais des dissentiments ne tardent pas à apparaître. Le 3 mai, Breton s'en explique avec franchise et fermeté :

Mon cher ami,

Je quitte Paris pour quelques jours, mais je ne puis m'empêcher de vous dire dès maintenant quelle surprise me cause la nouvelle de la réapparition de 391 et comment j'apprécie les termes de votre communication aux journaux.

Je n'ai nullement l'intention de vous divertir, ni de vous instruire ; vous savez quelles réserves je fais sur votre activité récente, sur le sens même de cette activité (Mont-

parnasse, les Ballets suédois, un roman fort ennuyeux, Paris-Journal, etc.). Je me serais abstenu de m'exprimer aussi nettement à ce sujet, eu égard à la profonde estime et à l'affection que je vous garderai malgré tout, si le Journal du Peuple de ce matin ne m'infligeait votre nouveau petit classement. Inutile de vous dire que je décline de toutes mes forces votre cordiale invitation, comme j'engagerai tous mes amis à le faire.

Parmi les griefs, on aura relevé ce « roman fort ennuyeux » qui n'est autre que *Caravansérail*, roman effectivement « ennuyeux » pour l'orthodoxie surréaliste naissante. Il est donc vraisemblable que Breton, à cette date, ait dissuadé Aragon d'écrire la préface promise. Inversement, tout dans l'attitude de Breton et de ses amis irritait Picabia : « l'esprit de corps » qui anime le groupe, leur volonté de s'inscrire dans une tradition en se cherchant d'illustres prédécesseurs (Sade, Rimbaud, Lautréamont) et surtout ce retour à la « Littérature » qu'incarnait la rentrée en force chez Gallimard de Breton, Aragon, Péret, Vitrac, Éluard et Baron. Les hostilités déclenchées par Picabia dans l'article de *Paris-Journal* du 21 mars 1924 (« À travers ces désirs de gloire différents, ils restent très Dada ») vont dès lors se poursuivre dans les colonnes de *391*, ressuscité pour parer aux urgences de l'heure. Cinq jours exactement après réception de la lettre de Breton, le 8 mai, les journaux de Paris publiaient le communiqué suivant : « Nous apprenons la parution prochaine pendant six mois de la fameuse revue qui étonna le monde, *391*, sous la direction unique de Francis Picabia, son ancien directeur, avec la collaboration d'Erik Satie,

Man Ray, Marcel Duchamp, Rose Sélavy, Pierre de Massot, Robert Desnos, Alfred Stieglitz, etc. MM. André Derain, Aragon, Breton, Vitrac, Morise, Marcel Noll sont invités cordialement par le maître de la maison... Elle sera consacrée au surréalisme... »

Convenons que Picabia excelle dans l'art de verser de l'huile sur le feu. Le numéro XVI de 391 est une attaque en règle, féroce mais un peu lourde, de « l'hyperpoésie » selon Rimbaud et du « surréalisme » selon Breton. Picabia, cependant, dut considérer la charge comme insuffisante, car il fit paraître dans le numéro suivant, daté du 30 juin, la lettre personnelle que Breton lui avait adressée le 3 mai sous le titre : « Une lettre de mon grand-père », avec en post-scriptum, pour toute réponse, cette remarque dédaigneuse : « Quand j'ai fumé des cigarettes, je n'ai pas l'habitude de garder les mégots. »

Entre-temps, dans un article paru le 13 juin dans *Paris-Journal*, il avait éreinté le « libertinage » d'Aragon : « Aragon est une Madame de Sévigné qui a pris le thé chez Dada. » Moins directes et plus subtiles, les contre-attaques des surréalistes portent finalement davantage. Le 20 juin, après la première représentation de *Mercury*, au Théâtre de la Cigale, *Paris-Journal* publiait leur lettre d'« Hommage à Picasso » – lequel « n'a jamais cessé de créer l'inquiétude moderne » et qui apparaît à toute une génération comme « la personnification éternelle de la jeunesse et le maître incontestable de la situation ».

Publier cet éloge dans *Paris-Journal* était une façon élégante d'applaudir *Mercury* sur les joues de Picabia. Et Picabia de rétorquer, avec son ironie coutumière, dans l'avant-dernier numéro de 391 (juillet 1924).